

La Baguette et le Miel

Laura Abbou

La Baguette et le Miel

Roman



ÉDITIONS KAPLUME

© ÉDITIONS KAPLUME, 2023
15, rue Gautherin – 10000 Troyes
www.editions-kaplume.com

Aux hommes de ma vie : Moïse, Patrice, Alexandre.

À celui que j'ai choisi : Jérémie.

Et à ceux qui nous ont choisis : Arié et Adam.

À la seule femme : maman.

1

Colomb-Béchar, Algérie, mars 1961

Shimon venait de recevoir sa convocation à la gendarmerie pour récupérer son livret militaire. Il faisait partie de la classe 1941 et devait se rendre à la caserne de la Salpêtrière, à Alger. Il avait été jugé apte l'année de son vingtième anniversaire. Entre-temps, une loi avait passé la durée du service militaire de douze à dix-huit mois.

José, son meilleur ami, avait reçu sa convocation il y a déjà quinze jours. Unique élément positif des mois à venir : ils feraient leurs classes ensemble.

Shimon était le seul de sa fratrie à être appelé. Ses frères, tous plus âgés, avaient pour certains déjà servi en 1945. Le fait que Shimon parte exemptait ses autres frères, éligibles et déjà pères d'au moins deux enfants. Sa mère, Myriam, aurait préféré qu'aucun de ses enfants ne lui soit pris, mais que valent les prières d'une mère en temps de guerre ?

Elle regarda son fils, qui faisait deux fois sa taille, et pensa à la nuit de sa naissance.

Myriam était déjà à huit mois de grossesse, et toutes les vapeurs d'alcool émanant de l'alambic lui faisaient légèrement tourner la tête. Elle distillait l'alcool de dattes sur le toit-terrasse à la nuit tombée et, bien souvent, elle s'assoupissait sur son bras droit. Elle avait acheté le matériel à un vieil Arabe sur la place des Chameaux, il ne venait qu'à l'entrée

des saisons et trimballait avec lui un étal de bric et de broc. Il lui avait vendu parce qu'elle parlait berbère, cet arabe des montagnes.

Approchant les quarante-trois ans, elle ne pensait pas retomber enceinte. Elle le sentait au plus profond d'elle-même : c'est un petit garçon qu'elle attendait, et cela la réjouissait. En ces temps, un garçon valait mieux que dix filles.

Dans les cris, les larmes et la joie, Lalla¹ Mrima, comme on la surnommait au village, avec respect et affection, avait mis au monde son neuvième enfant. Avec des mains avisées, c'est elle qui lui avait enlevé le cordon qui s'était lové autour de son cou et qui, l'ayant empêché de respirer, avait donné à sa peau cette couleur violette. Il était étrangement touchant. Ses grands yeux noirs en faisaient un bébé à l'air sérieux. Toutes les femmes du village s'étaient extasiées devant la beauté grecque de ce petit Algérien, fils d'un aveugle et d'une sage-femme. C'était il y a vingt ans déjà, mais dans les pensées d'une mère, le souvenir de la naissance remonte toujours à hier.

– Maman, ne pleure pas. Ne t'inquiète pas pour moi, dit Shimon à sa mère.

Sans s'en rendre compte, des larmes silencieuses avaient coulé sur les joues de Myriam. Shimon n'était pas comme ses autres enfants. Il avait échappé aux règles et au poids des traditions. Il était vif, rebelle, prenait des risques. Insouciant comme seuls les cadets peuvent l'être : il se pensait immortel. À son âge, ses frères et sœurs étaient déjà mariés et parents. Myriam se faisait vieille, la vie l'avait éprouvée et, depuis quelques semaines déjà, elle cachait le sang qu'elle trouvait parfois sur le mouchoir qu'elle utilisait pour ses quintes de

1. « Lalla » est un signe de respect pour les femmes. Souvent employé pour les femmes de la famille royale.

toux. Shimon était célibataire, et Myriam eut le cœur serré à cette pensée. Ces prochains mois dans l'armée allaient encore l'éloigner des traditions et d'un possible mariage.

– Je serai prudent, je te promets. Je reviendrai et partirai avec vous pour la France. On sera bientôt réunis, dit Shimon avec émotion.

Myriam regarda son fils et posa la paume de sa main sur sa joue. Elle savait que même si Shimon n'avait jamais mis un pied en France, partir ne lui faisait pas peur. C'était un jeune homme de vingt ans, il se sentait la force de tout. Dans ses yeux noirs, elle discernait les craintes qu'il n'exprimait pas devant elle et les efforts qu'il déployait pour ne rien laisser transparaître. Elle n'ignorait pas que c'est pour eux qu'il s'inquiétait, ses parents, pour leur acclimatation de l'autre côté de la Méditerranée, dans ce pays dont ils ne parlaient pas la langue.

Parfois, Myriam pouvait presque palper ce fossé entre eux : elle, femme immigrée marocaine née à la fin du XIX^e siècle et au crépuscule de sa vie ; et lui, Français d'Algérie dans sa vingtaine à l'aube des années 1960 et de son départ pour l'armée. En les observant côte à côte, on voyait s'affronter tradition et modernité, passé et avenir. Alors que Myriam, vêtue d'une gandoura², avait ses cheveux soigneusement dissimulés sous un foulard et ne connaissait de la musique que les chants religieux, son fils arborait pantalons cintrés et chemises à col boutonné en écoutant pieusement Aznavour, Mouloudji, Brel et même Elvis.

Shimon quitta Colomb-Béchar un lundi. Tout comme le jour où il était né, l'aube était baignée d'une lumière éblouissante, douce et chaude, après la nuit froide et hostile du désert.

2. Longue et large robe sans manches, tenue traditionnelle d'Afrique du Nord et d'Orient.

Lyon, France, novembre 2012

Les sons caractéristiques des matins de semaine se faisaient entendre : le bruit saccadé des volets manuels qu'on remonte, les freins crissant des voitures qui ralentissent au feu, l'aboïement d'un chien. Alice se réveillait en douceur, savourant avec délice les quelques minutes qui précédaient le rugissement de son alarme.

Elle fut tirée de sa langueur par la sonnerie de son téléphone, qui affichait le prénom de son frère aîné, ce qui l'inquiéta à une heure aussi matinale. Elle décrocha prestement avec la voix rauque et la gorge sèche des débuts de journée.

– Allô, dit-elle.

– C'est moi, répondit Solal dans un souffle.

Au ton qu'avait employé son frère, retenu et crispé, elle sut que quelque chose n'allait pas.

– C'est papa ? demanda Alice.

– Oui, répondit-il, la gorge nouée.

Alice lâcha l'appareil, qui tomba dans un bruit étouffé, amorti par le matelas. En une seconde, des dizaines d'images défilèrent dans sa tête. Ce coup de fil, elle s'y attendait, mais elle prit de plein fouet la violence qui réside entre savoir que quelque chose arrivera et le vivre le moment venu. Elle récupéra son mobile et entendit la fin de la phrase de Solal.

– ... on se rejoint à l'unité d'urgence de l'hôpital Saint-Luc, bâtiment B.

– Attends, attends, mais comment va-t-il ? aboya-t-elle.

– Mal, Alice, mal. Dépêche-toi.

D’abord sonnée, Alice sortit de sa torpeur, attrapa son sac, ses clefs, et claqua lourdement sa porte d’entrée.

Sur le chemin la menant à l’hôpital, elle repensa à son père et à leur complicité. Lui revinrent, pêle-mêle, de multiples souvenirs avec lui : les longues promenades à pied du mercredi après-midi, le café à l’improviste chez ses amis ou dans leurs boutiques rue de Brest dans le II^e arrondissement de Lyon, le paquet de cigarettes caché dans la poche de sa chemise, le siège enfant sur le vélo, les rollers, les heures dans les vagues avec la gorge salée et les yeux rougis, les histoires rocambolesques de sa jeunesse, les proverbes arabes qu’elle ne comprenait jamais, sa démarche, le choix des numéros de la grille du loto, les parties de belote et de rami, les quelques cadeaux qu’il n’avait achetés que pour elle, comme ce maillot une pièce multicolore qu’elle avait mis trois années de suite, la manière dont il la bordait le soir, son regard inquiet quand elle était malade, les mots d’amour qu’il lui avait écrits sur des cartes d’anniversaire, mais qu’il ne lui avait jamais dits.

Des rituels d’enfants, précieux, comme petite, après le bain, quand il la coiffait et lui mettait un petit fichu sur ses cheveux mouillés. Il prenait ensuite son visage entre ses paumes et l’appelait par son deuxième prénom, celui de sa mère : Myriam.

Elle resongea à ses habitudes et à ses principes : des coups de fil très courts pour dire l’essentiel, qu’on est en vie et que ça va, alors que tout se dit dans le superflu ; ne jamais entrer dans une boutique si l’on n’est pas sûr d’acheter, mais comment savoir sans y entrer ? ; éviter d’embrasser les gens qu’on ne connaît qu’un peu, se garer « à la parisienne » en poussant un peu devant et derrière ; ne pas mettre de déodorant ou de

parfum, car ce sont des artifices pour les malodorants ; la famille avant les amis ; toujours avoir ses papiers d'identité sur soi ; être à l'heure, ni avant ni après.

Alice chérissait chacun de ces souvenirs banals du quotidien, qui constituaient pour elle des preuves d'amour précieuses.

Et son père, que garderait-il d'elle ? Seraient-ce les mêmes souvenirs ? Comment sait-on ce qu'on laisse comme marque derrière nous ?

Ils n'avaient pas toujours eu la relation qui les unissait aujourd'hui. Leur histoire renfermait aussi des moments de discorde, nombreux. Petite, elle se souvenait d'un père dur, autoritaire, strict. Alice avait souffert de n'avoir que peu de perspectives en tant que jeune femme, d'être sans cesse ramenée à ses devoirs de fille. Elle rêvait, elle aussi, de faire son chemin. Simon ne lui avait jamais dit qu'elle était belle ou simplement jolie. Pour lui, ces choses-là n'avaient pas d'importance et Alice, longtemps, n'avait pas su comment s'accepter alors que le premier homme de sa vie ne lui avait pas donné la confiance dont elle avait besoin pour affronter les autres.

Quand il avait refusé de l'aider pour ses études parce que cela l'obligeait à partir vivre dans une autre ville, Alice et lui ne s'étaient plus parlé pendant presque deux ans. Simon connaissait le monde, les hommes, les pièges, les erreurs, les mauvaises décisions, les expériences à ne pas faire. Alice l'avait compris plus tard, avec l'âge : il avait voulu la protéger. À sa manière. Qu'elle n'expérimente pas pour ne pas souffrir, qu'elle ne voyage pas pour ne pas se perdre. Elle avait eu besoin de se confronter au monde pour savoir qui elle était, de partir loin, de trouver ses limites, d'éprouver son éducation et ses principes, de transgresser, d'aimer, de souffrir, de regretter. Elle était revenue semblable et différente, et une nouvelle

relation avait éclos entre eux. Plus égale, d'adulte à adulte, et non plus de père à enfant. Elle avait aussi vu d'autres rapports filiaux, et elle insufflait depuis des touches d'Occident à cette éducation orientale où la pudeur, le respect, la dureté semblaient être des principes irrévocables. Elle volait les baisers, le recouvrait de je t'aime jusqu'à ce que lui aussi en fasse une ponctuation dans ses phrases, elle collait sa tête contre son cœur, lui prenait la main pendant leurs balades, disait toujours oui quand il lui demandait quelque chose.

Elle regardait avec un œil averti les événements du passé. Alice avait grandi et accepté que ses parents étaient imparfaits, parfois grandioses et superbes, d'autres fois décevants et humains. Avec l'âge, on a tendance à oublier ou à adoucir ses souvenirs pour ne garder que les meilleurs. On finit par prendre soin d'eux comme des enfants, à accepter leurs failles et leurs faiblesses et à leur pardonner leurs erreurs. Il avait été un père extraordinaire, et elle en avait profité un maximum, pour ne rien regretter après. Après, justement, c'était peut-être aujourd'hui.

Alice arriva à l'hôpital, elle se gara et pénétra dans le bâtiment des urgences en trombe. À cette heure-ci, les infirmières de nuit terminaient leur garde. Elle en interpella une, à qui elle demanda où était la chambre de M. Telka. Avant d'en franchir le seuil, elle reprit son sang-froid et se força à afficher un sourire timide.

Elle poussa la porte en silence. La chambre, froide et austère, jurait avec les émotions intenses qu'elle contenait : ses murs ne reflétaient rien d'autre qu'une indifférence aseptisée. Sa mère et ses deux frères se tenaient assis autour du lit. Ils se retournèrent à son arrivée. Le regard de sa mère en disait long, mais ce n'était pas le moment de craquer. Elle s'approcha doucement.

Son père, d'un naturel fort et vivace, était allongé et branché à des machines. Il respirait difficilement et avait les yeux à peine ouverts. Elle prit sa main et la serra fort, ses doigts réagirent par un tressaillement, mais déjà sa force si caractéristique semblait s'évanouir.

On t'aime, papa, on est tous auprès de toi. Tout va bien.

Les mots n'arrivaient pas à franchir ses lèvres, mais elle le pensa si fort qu'elle fut sûre que son père l'entendit.

Le regard d'Alice se posa successivement sur chacun des membres de sa famille, en commençant par Carole, sa mère, une femme joyeuse et entraînante, dont l'optimisme avait souvent redonné le sourire à Simon; Solal, son frère aîné, responsable, chaleureux, sur qui l'on pouvait toujours compter; et Raphaël, le benjamin, insouciant, à vif et généreux. Enfin, elle regarda son père. Elle savait qu'il s'inquiétait qu'elle soit encore célibataire, et qu'il souffrait de partir en la laissant seule pour affronter la suite.

Une larme solitaire coula le long de la joue gauche de Simon. Alice s'assit sur le lit avec précaution et posa délicatement sa tête sur le torse de son père. Dans cette position qu'elle affectionnait, elle entendait le son terrible et rassurant de son cœur qui bat. Ce bruit si particulier qui semble à la fois puissant et fragile.

– Aïcha, *habibi*³, dit Simon dans un souffle.

Alice releva la tête pour interroger sa mère du regard. Carole, assise sur le rebord du lit, tenait fermement la main de Simon et semblait n'avoir rien entendu. Au moment où Alice tourna la tête pour regarder son père, il ferma les yeux et se laissa glisser dans une torpeur indolore et rassurante.

Les appareils entamèrent un concert de bips stridents. Infirmières et médecins les firent sortir avec empressement dans le

3. « Mon amour. »

couloir. Plusieurs minutes s'écoulèrent. Soudain, les machines n'émirent plus qu'un son constant, comme une alarme avant l'impact. Le personnel hospitalier sortit et ils comprirent.

Il était parti.

Un silence lourd et accablant retint cet être si cher encore quelques secondes parmi eux. Carole le brisa par un sanglot étouffé et tomba dans les bras de sa fille.

Solal et Raphaël accompagnèrent leur mère et leur sœur jusqu'aux chaises situées à l'extrémité du lit. Raphaël alla chercher un petit sac plastique duquel il sortit deux kippas⁴, et il en tendit une à son frère. Ils les mirent sur leur tête, signe de leur soumission à Dieu. Ils fermèrent la bouche de Simon, étendirent ses bras le long de son buste et recouvrirent son corps du drap blanc de l'hôpital Saint-Joseph Saint-Luc. Solal alluma deux bougies, l'une à la tête de son père, l'autre à ses pieds, afin de symboliser l'immortalité de l'âme. Solal et Raphaël inclinèrent la tête et, d'un geste millénaire, posèrent leurs mains droites sur leurs yeux et leurs fronts. Ils entonnèrent d'une voix brisée le *Chéma*⁵.

*Chéma ' Yisrā'ël, Adochem elohénou, Adochem Ehad*⁶.

Le caractère ancestral de ce chant ancrait cette disparition dans un cycle de vie et de mort, inéluctable et ritualisé.

En accord avec les infirmières et le médecin de garde, ils décidèrent de transférer le corps au funérarium le plus proche en attendant l'enterrement. En marchant dans des couloirs sans fin et mal éclairés, Alice se souvint de ce qu'elle avait ressenti la première fois qu'elle avait mis les pieds dans un hôpital pour accompagner son père lors de ses traitements.

4. Calotte portée par les juifs pratiquants.

5. Le *Chéma* est un verset hébraïque à prononcer au lever et au coucher. Il est aussi le dernier mot de ceux qui meurent en croyants.

6. « Écoute, Israël, notre Dieu est un. »

Cette intuition que c'était le début d'un long combat, où la mort partait souvent gagnante. Puis, petit à petit, elle avait pris ses habitudes. Se garer sur la place de parking la plus proche de l'accès réservé aux patients, éviter les ascenseurs souvent hors service, maîtriser à la perfection la carte de la sandwicherie, et surtout où se procurer le meilleur café : deuxième étage, service de gynécologie-obstétrique. Alice y allait souvent les fois où elle accompagnait son père. Autant pour la boisson que pour sentir la vie, toute proche, avec ces femmes enceintes partout dans les salles d'attente. Elle aimait se rappeler que l'hôpital était un lieu de mort, mais qu'à certains étages, il abritait aussi la vie.

C'est à ça que pensait Alice en chemin vers le funérarium.

Elle assistait au déroulement des événements comme une spectatrice effacée, elle allait là où on lui disait d'aller, faisait ce qu'on lui disait de faire. À leur arrivée, le corps de Simon avait été pris en charge par la *hevra kaddisha*⁷. Une fois les ablutions terminées, ils avaient fermé le cercueil, les avaient fait venir et s'étaient retirés discrètement. C'était le moment de demander pardon, de clore remords, rancœurs et disputes, de délester l'âme de Simon pour l'aider à accéder aux sphères célestes.

Chacun à leur tour, Carole, Solal, Raphaël et Alice s'approchèrent de cette boîte en bois, rectangulaire et anonyme. Alice se réjouit de ne pas faire face au corps sans vie d'un homme vaincu par la maladie. Elle pouvait visualiser celui qu'il était, son esprit, sa personnalité, sans se focaliser sur son enveloppe terrestre. Alice ferma les yeux et murmura des paroles tendres, des remerciements, un sourire apparut furtivement sur ses lèvres lorsqu'elle repensa au rire de son père. Elle fut soudain

7. La *hevra kaddisha* est un groupe de bénévoles pieux qui s'occupe de préparer le mort avant son enterrement.

enveloppée d'une douce chaleur et sentit une présence à ses côtés. Sa bouche se serra et, en pensée, elle envoya trente-cinq années d'amour à Simon pour qu'il les emmène avec lui.

Le cercueil fut emporté dans la salle principale. Ils étaient tous les quatre assis sur un banc, à proximité. Bientôt, de nombreuses personnes arrivèrent et vinrent saluer sa mère, l'étreindre, l'abreuver de paroles réconfortantes. Ils avaient tous un mot pour Alice, les yeux rivés au sol, qui ne trouvait pas la force de relever la tête pour les remercier. Chaque homme présent lisait tour à tour les *téhilims*⁸, afin d'accompagner Simon dans son nouveau voyage et de consoler sa famille.

Un homme s'approcha d'elle. Elle vit d'abord ses chaussures, mais lorsqu'il parla, son cœur fit un bond.

– Bonjour, Alice, je suis désolé, toutes mes condoléances, dit Elias, les yeux embués de larmes. J'aimais beaucoup ton père.

Alice se redressa et bredouilla un vague merci. Il la gratifia d'un timide sourire et repartit s'asseoir.

Elias. Avec ses yeux vert d'eau et ses cheveux épais et bouclés.

Elle ne l'avait pas revu depuis des années. Lui avec qui elle s'était fiancée et rêvait de faire sa vie. Son premier amour, sa première fois. Elle le regarda un moment et fut surprise de ce qu'elle ressentit : du réconfort.

Elle vit s'approcher son frère Solal, qui la tira de ses pensées :

– Il est temps, dit-il dans un soupir.

Ils avaient veillé le corps jusqu'au départ pour le cimetière, qui se fit en début d'après-midi. Le trajet en voiture fut

8. « Psaumes. »

court. À leur arrivée, sa mère, ses frères et elle furent happés par une foule de personnes venues rendre un dernier hommage à Simon.

Alice avançait dans le brouillard, ne distinguant ni visage ni voix, et à ce moment-là, elle ne sut plus qui, de sa mère ou elle, jouait le rôle de béquille pour l'autre. À l'entrée du cimetière, elle leva les yeux et lut l'inscription gravée sur une plaque surplombant deux lourdes portes en fer forgé.

Ici, le riche et le pauvre se rencontrent,
c'est Dieu qui les a faits tous les deux.

3

Alger, Algérie, mai 1961

Shimon arriva à Alger par le train de la Transorientale, la compagnie de chemin de fer qui avait récemment créé l'axe Colomb-Béchar–Alger.

Dès sa descente sur le quai, il était allé place du Gouvernement pour prendre un dernier café au *Tantonville*, un bar-restaurant que lui avait recommandé son frère aîné et dont il comptait faire son quartier général lors de ses permissions. Lui et José avaient ensuite rejoint leur affectation. Shimon était impatient de commencer, il voulait changer de vie, et l'armée était une porte vers un avenir inconnu.

Il avait même demandé à José de l'appeler Simon désormais. C'était ce qu'il y avait d'écrit sur ses papiers d'identité de toute façon. Ses parents avaient choisi Shimon, mais l'employé au guichet avait traduit par Simon sur son acte de naissance. Analphabètes, ils n'avaient pas vu l'erreur.

À son arrivée sur la base, on lui avait donné son paquetage : short, pantalon, chemise. Il avait droit à sept paquets de cigarettes tous les quinze jours et il les partagea avec José.

Simon s'acclimatait bien au rythme des classes : les levers tôt, le sport, les longues marches. Quand il avait été formé au maniement des armes, il avait prié pour ne pas avoir à s'en servir, même si, il en était conscient, cette prière était vaine.

C'était la première fois qu'il côtoyait autant de jeunes gens d'horizons différents. Les seules choses qui les rassemblaient

étaient leur âge et le pays pour lequel ils se battaient. Simon réalisa que peu importe d'où ils venaient, il n'y a rien de plus semblable dans leur désir que deux jeunes hommes de vingt ans. Il se rendit vite compte que la France, bien que plus petite en superficie que l'Algérie, avait autant de coutumes et de traditions que de villes et de régions. Il décelait des accents, des dialectes, des groupes se formaient : ceux qui venaient du même endroit finissant toujours ensemble. Simon s'était lié d'amitié avec des soldats originaires de Marseille et de Nice. Ils avaient une peau couleur soleil, comme lui, et les plats de leur enfance utilisaient les mêmes ingrédients. Dans leurs anecdotes, le pastis remplaçait l'anisette, mais une constante demeurait : la bouteille, jaune ou blanche, finissait toujours vide. Ça faisait deux mois qu'il avait commencé les classes. Il vivait dans des tentes à même le sol, s'entraînait la journée et marchait la nuit. Contrairement à Simon, qui était natif du pays, les appelés du contingent n'avaient, pour la plupart, jamais mis les pieds en Algérie. Ils découvraient ce pays, qu'ils n'avaient vu que dans les brèves en métropole. La réalité était bien loin de ce qu'ils avaient pu s'imaginer. Tous avaient été surpris par la beauté et la diversité des paysages et des espèces, la richesse des sols et la douceur de vivre.

Les plus citadins étaient tombés sous le charme d'Alger, et quelques-uns avaient même rencontré des jeunes filles lors de leur permission.

De son côté, Simon, qui n'avait jamais coupé une tomate, se retrouvait souvent de corvée de cuisine et ne comptait plus le nombre de pommes de terre qu'il avait épluchées depuis.

Il avait sa première mission le lendemain et, depuis son arrivée, son enthousiasme était largement retombé. Les soldats de la tente d'à côté lui avaient raconté ce qu'ils avaient fait à des combattants algériens et même à des civils. Quelques-uns, il l'avait bien vu, étaient brisés. Simon se méfiait de

certaines groupes qui semblaient prendre du plaisir à ces récits d'exactions qui circulaient à demi-mot entre les soldats, comme des secrets inavouables.

Cette mission, il la redoutait, mais avec José à ses côtés, quoi qu'il se passe, il ne serait pas seul.

Lyon, France, novembre 2012

Au retour du cimetière, les Telka étaient allés directement dans l'appartement familial pour respecter le rituel de Shiv'ah⁹.

Alice avait appris que sept catégories de personnes étaient concernées par le deuil : père, mère, frère, sœur, fils et fille. Le degré de filiation déterminait la durée du deuil. Ce statut pouvait aller d'un mois à un an. Un an, justement, était le lot des enfants. Ils s'étaient tous réunis chez Simon pour y vivre et dormir pendant une semaine. Sept jours ensemble pour commencer à accepter cette absence douloureuse. Au départ du cimetière, on avait déchiré à Alice sur dix centimètres, au niveau du cœur, un bout de sa robe noire. Ce geste symbolisait son statut d'endeuillée. À leur arrivée dans l'appartement de leurs parents, ils avaient accroché des draps sur les miroirs. Alice, toute à son chagrin, avait pu faire abstraction du monde qui l'entourait. Aucune obligation, pas de conversations à tenir ni de sourires forcés à faire. Les règles ayant été écrites par d'autres, personne ne s'offusquait de cette parenthèse impolie. Cela avait été un réel soulagement pour elle de pouvoir commencer son deuil seule au milieu des autres. Réconfortée par leur présence sans avoir besoin de leurs mots. Au matin du quatrième jour, Alice avait eu de nouveau envie de sourire.

9. Désigne le chiffre 7 et la période de sept jours suivant l'enterrement d'un proche au premier degré.

Ce soir, la Shiv'ah touchait à sa fin. Alice était allongée sur son lit de jeune fille, les yeux grands ouverts. Cette nuit encore elle ne trouvait pas le sommeil malgré la tisane « Nuit tranquille » que sa mère lui avait préparée et qui, de toute évidence, ne tenait pas sa promesse. Vaincue par l'insomnie, elle sortit de son lit, sans bruit, pour se servir un verre d'eau. Elle le but en déambulant dans l'appartement, jusqu'à arriver devant le bureau de son père, qu'elle franchit à pas feutrés.

Elle effleura des doigts son presse-papiers, et s'emplit les poumons et le cœur de l'odeur de Simon, encore présente, comme attachée au tissu des chaises et à la fibre des tapis. Elle ouvrit les courriers posés sur le bureau. C'était toujours ça que sa mère n'aurait pas à faire.

Pour les classer, Alice consulta différents dossiers répertoriant des avis d'imposition, des quittances d'eau, jusqu'à tomber sur l'intercalaire qu'elle cherchait : celui qui regroupait les actifs immobiliers de Simon. En sus de l'appartement familial, il avait, d'avant son mariage, un petit pied-à-terre à Nice qu'il louait et dont il n'avait jamais voulu se séparer. Elle rangea à sa place la quittance de loyer d'octobre.

Le brouillard dans lequel évoluait Alice depuis plusieurs jours lui obscurcissait l'horizon et elle avait besoin de se mettre les idées au clair. Comme toujours dans ces moments-là, elle aimait faire du rangement. L'ordre qu'elle arrivait à instaurer matériellement dans une pièce, ou un placard, lui procurait un sentiment de satisfaction puissant. Elle décida de s'attaquer à la bibliothèque de son père, où les livres s'empilaient en défiant les lois de la gravité.

Au fur et à mesure qu'ils retrouvaient une place, se développait en elle un sentiment d'apaisement. Son père avait eu une belle vie. Avec un pied de chaque côté de la Méditerranée, son histoire était bercée par les souvenirs d'un exilé qui avait dû quitter son pays de naissance dans la précipitation. Il en par-

lait tellement souvent qu’Alice avait l’impression de connaître les ruelles des quartiers et les camarades de jeu. Elle se laissa porter par ses pensées dans cet Orient exotique où le miel parfumé remplaçait les odeurs de baguette chaude auxquelles elle était habituée. Au gré de son rangement, elle feuilleta plusieurs ouvrages sur l’Algérie et découvrit beaucoup de choses sur ce pays qu’elle connaissait finalement si peu : les relations paisibles entre des voisinages d’horizons différents, la taille et la richesse du pays, la diversité des paysages avec la mer au nord et le Sahara au sud, la douceur de vivre et la gastronomie.

Alors qu’elle tournait une nouvelle page d’un livre illustré sur Oran, une enveloppe kraft tomba par terre. Elle la ramassa et l’ouvrit. Elle en sortit une photo jaunie par le temps. On pouvait y voir son père avec une femme et un homme. Elle n’avait jamais vu un sourire comme celui-ci sur son visage. Il avait la vingtaine peut-être. Devant cette photo, Alice pouvait presque sentir l’époque, la fougue, l’espoir dans les yeux de son père. Elle la tourna et, au dos, elle distingua une inscription à l’encre bleue quasi effacée. Sur quatre lignes, elle ne réussit à déchiffrer que la première :

Simon, Aïcha, Souleymane. Oran, 1961.

Elle eut soudain le tournis et s’agrippa aux étagères de la bibliothèque.

Aïcha.

Ce prénom faisait écho à la dernière phrase qu’avait prononcée son père et qu’elle était apparemment la seule à avoir entendu.

Aïcha, habibi.

Avec l’effervescence de cette semaine, elle n’y avait plus repensé. Elle ne parlait pas arabe, mais elle connaissait certains mots et savait que *habibi* était un mot doux que son père disait souvent à ses neveux et nièces.

Cette Aïcha existait donc ? Qu'avait-elle représenté pour son père ?

Alice regarda longuement ce père si jeune et heureux. Les yeux de la femme avaient des reflets grisés sur cette photo en noir et blanc, et Alice aurait parié qu'ils étaient verts.

Et ce deuxième homme : Souleymane, qui était-il ?

Elle ne se souvenait pas d'en avoir jamais entendu parler.

Elle allait remettre la photo dans l'enveloppe quand elle sentit quelque chose, un poids. Elle y glissa sa main et en ressortit un anneau. Il était de couleur dorée, patiné et vieilli. Il était simple, d'une largeur d'un millimètre ou un millimètre et demi. En l'observant de plus près, elle vit qu'il était poinçonné, ça devait être de l'or. Elle essaya de le passer à son annulaire, mais elle ne put dépasser la première phalange.

Alice était circonspecte face à cette photo et cet anneau.

Se pouvait-il que son père ait eu une double vie ? Sa mère savait-elle quelque chose ?

Elle était remuée. Sans le vouloir, elle était propulsée au milieu des secrets de Simon. Elle aurait aimé qu'il soit là pour qu'il réponde à ses questions. Elle ne pouvait pas en parler à sa mère : elle n'avait rien d'autre qu'une photo qui avait cinquante ans, un anneau cabossé et une phrase qu'elle était la seule à avoir entendue. En elle commença à germer une idée : elle ne connaissait pas le lieu de naissance de son père ni le pays où il avait passé plus d'un quart de sa vie. Elle avait besoin de retourner aux sources, d'aller voir de ses yeux ces villes aux noms familiers, qui semblaient être le point de destination des soupirs nostalgiques de son père, et le théâtre de ses plus beaux souvenirs. Et, qui sait, peut-être qu'elle y trouverait les réponses aux questions concernant la photo et l'anneau qu'elle venait de découvrir.

Elle retourna se coucher, apaisée, forte d'un nouvel objectif vers lequel orienter ses pensées.